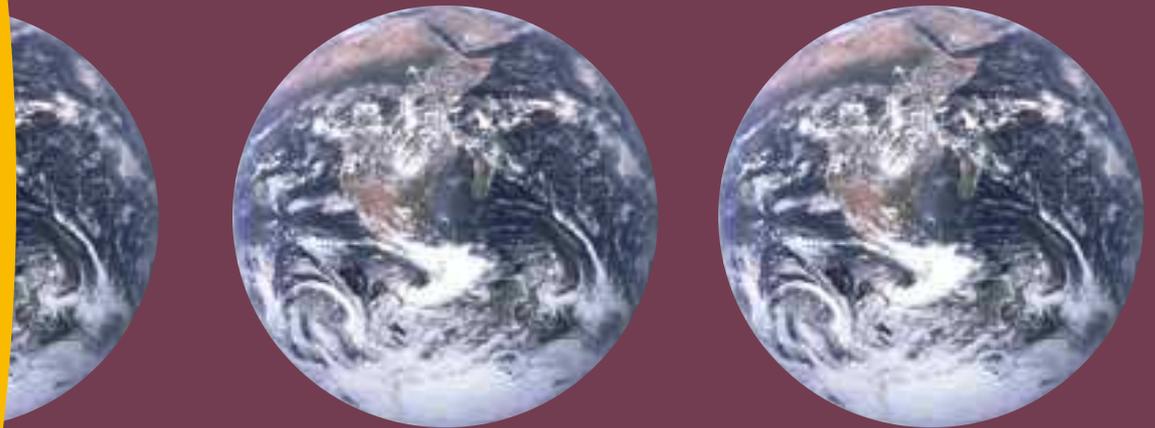


AUXILIAIRES DU SACERDOCE

LETTRE AUX AMIS

2013



L'internationalité un défi à relever

SOMMAIRE

4 A la découverte d'une autre culture

Elargir l'espace de sa tente

Catherine Roth

Joie d'apprendre une langue

Vilma Marinho da Silva

Laïcs à la manière de...

Cécile Biraud

12 Le vent de Pentecôte

L'internationalité au cœur de l'Église

Anne-Marie Petitjean

Quand la Parole résonne dans une autre culture

Catherine Chévrier

L'expérience d'un homme, un chemin pour tous

Père Jair, sj

28 Vivre ensemble une richesse

Vivre en communauté au Brésil : le dialogue des cultures

Marie Jo Grollier

La découverte d'une culture d'où jaillit un projet de vie

Stéphane Latarjet

Le partage du quotidien

Michèle Dehove

38 Nouvelles

Expérience spirituelle et spiritualité du travail

Anne Génolini

Brother and Sister act, missionnaires de l'espérance

Mireille

La Résidence la Guille

Chantal Gratepanche

Hommages à Marcelle Pinatel, Marie Rose Bongain,

Jacqueline Dissard, Renée Bizouard

Congrégation des Auxiliaires du Sacerdoce

57, rue Lemercier,

75017 Paris

Tél. et Fax :

01 42 26 70 89

E-mail :

auxsac@club-internet.fr

Site internet :

www.auxiliaires-

du-sacerdoce.com

CCP Auxiliaires Paris

14543 18 L

Directeur de publication

Marie-Laure Quellier

Comité de rédaction

Marie Jo Grollier et

Catherine Roth

Crédit photos

Archives

de la congrégation,

Jany Féjoz

et Stéphane Latarjet,

sauf mentions contraires

Réalisation

Bayard Service Edition –

Île-de-France – Centre

18, rue Barbès,

92128 Montrouge Cedex

Tél. : 01 74 31 74 10

Éditeur délégué :

Guilhem Demont

Conception graphique :

Alexandra Brizon

Impression :

Chevillon

Parler d'internationalité pour une petite congrégation comme la nôtre est vraiment présomptueux. Ayant quitté le Tchad en 2003, nous sommes présentes aujourd'hui dans deux pays : au Brésil et en France. Bien qu'au Brésil les Auxiliaires soient en petit nombre, le chapitre 2008 nous invitait à « grandir en parité ». Depuis, nous avons essayé de le vivre.



Partie avec d'autres sœurs à la découverte des implantations de nos sœurs au Brésil, Catherine Roth nous donne un écho de ce qu'elle a vécu.

Les Auxiliaires du Brésil et de France sont heureuses de témoigner de ce qu'elles vivent par la *Lettre au Amis*. Cette année, nous avons fait le choix d'une revue commune. Laissons monter au fil des pages comment la rencontre d'une autre culture, l'apprentissage d'une langue étrangère peuvent transformer une personne, être un véritable enrichissement. Nous écouterons à ce sujet Vilma Marinho qui, pendant deux ans, a eu la joie de découvrir la ville cosmopolite de Marseille.

En France, la séparation de l'Eglise et de l'Etat a entraîné une notion de laïcité bien particulière. Cécile Biraud nous présente comment d'autres visages de laïcité peuvent se vivre, selon l'histoire des pays.

Le récit de la Pentecôte, avec Anne-Marie Petitjean, nous plonge dans une expérience universelle de l'annonce de la Bonne Nouvelle. Inlassablement les disciples vont sillonner les mers pour annoncer les merveilles de Dieu.

Catherine Chévrier anime des groupes de lecture de la Bible. Lire et écouter la Parole de Dieu dans une autre langue lui a permis d'accueillir différemment certains textes de l'Evangile.

Tout au long de sa vie, Ignace de Loyola a discerné la volonté de Dieu. Les exercices spirituels qui recueillent son expérience, sont un cadeau pour l'Eglise universelle. Nous en découvrons la richesse avec le père Jaïre, jésuite.

Vivre en communauté, françaises et brésiliennes, ne manque pas de sel et peut même engendrer des surprises. Marie Jo Grollier nous relate son expérience.

Dans le cadre de son travail professionnel, Stéphane Latarjet est parti au Brésil. Il a rencontré Olinda. Pour son couple et ses enfants, cette appartenance à deux cultures est défi et source de joie.

Sans traverser les mers, vous pouvez rencontrer l'étranger. Écoutons Michèle Dehove nous partager ses souvenirs. Elle a vécu dans une ville nouvelle, multi-culturelle, multiethnique.

Au cœur de la mondialisation, de l'internationalité, l'appel du Christ nous pousse à choisir de vivre la rencontre, à recevoir cette coexistence des cultures comme une richesse. Saurons-nous accueillir l'Esprit de Pentecôte ?

En cette fin d'année, je suis heureuse de vous présenter tous mes meilleurs vœux pour l'année 2013.

Marie-Laure Quellier

Elargir l'espace de sa tente



Catherine fait le récit d'un séjour au Brésil. Le dernier chapitre avait souhaité que les plus jeunes auxiliaires brésiliennes et françaises se connaissent davantage.

En juillet 2011, trois sœurs françaises ont pu se libérer pour un séjour au Brésil de trois semaines. Le chapitre de 2008 nous avait invitées à grandir en parité dans ce que nous vivons au Brésil et en France.

Un premier temps a été la découverte des trois communautés et les insertions des sœurs. Un second temps a donné lieu à un partage entre toutes pour exprimer comment, « accueillies » ou « accueillantes », nous avons vécu ces différents passages. Ensuite, une rencontre s'est déroulée

entre les plus jeunes brésiliennes et françaises.

Avec le recul, en repensant à ce séjour, il me vient ces mots d'un hymne : « Nous avons vu les pas de notre Dieu croiser les pas des hommes. »

Dans les trois lieux où nous sommes passées, chacune a donné et reçu. Trois sœurs qui arrivent dans une communauté pour quelques jours bousculent bien des habitudes. La vie quotidienne, les lieux, la découverte des missions différentes étaient occasions d'échanges multiples, sans oublier les fous rires quand les mots manquaient !

En dehors des petits plats typiques bien préparés, nous avons goûté les diverses rencontres vécues. Des personnes ont manifesté l'importance de la présence d'une communauté dans leur quartier ! Avec l'une des sœurs, nous avons été accueillies chez une femme qui a tout laissé pour nous rencontrer ! Ce fut un moment où chacune a élargi l'espace de sa tente pour recevoir de l'autre.

La diversité des activités des sœurs est portée par un même dynamisme. Celui de contribuer, avec d'autres, à la naissance de la foi au Christ, à la croissance humaine et spirituelle de chaque personne. Dans nos échanges et nos visites, une autre dimension se fait entendre : celle de permettre à chacun de retrouver sa dignité. La source et l'horizon de cette attitude



Nous réaffirmons l'importance de revenir à la source du Christ Pasteur, dans cette marche avec Lui au milieu des hommes.

est dans cette foi indéfectible qui espère en l'autre. Il est toujours possible de repartir, de recommencer pour celui qui se trouve dans une impasse !

Nous l'avons vu et entendu en différents lieux : la prison, l'église de la Trinité qui accueille les gens de la rue, les quartiers traversés avec l'une ou l'autre, des maisons d'accueil pour mineurs ou handicapés ou femmes en difficulté. A chacun est redonné la force d'exister, par le regard de celui ou celle qui continue d'espérer en lui. Aimer et croire en l'autre, n'est-ce pas ce que nous essayons, parfois maladroitement, de conjuguer dans le présent de nos vies quotidiennes ?

Ensuite est venu le temps de la rencontre entre les plus jeunes sœurs. Deux jours d'écoute mutuelle intense, où chacune a retracé le chemin de sa vocation avec ce qui, aujourd'hui, est source de joies et de questions.

Si le lien à l'Église a façonné l'histoire de chacune, il est appelé à se déployer dans toute mission reçue. Il est à la fois source de vie et de dynamisme, même si des tensions nous traversent. Notre échange nous appelle à approfondir entre nous la

dimension pastorale de nos engagements. Nous réaffirmons l'importance de revenir à la source du Christ Pasteur, dans cette marche avec Lui au milieu des hommes, pour vivre ce double mouvement de présenter la vie des hommes au Père et de leur révéler que Dieu est Père.

La réalité de notre petit nombre était bien présente dans nos discussions ! La liturgie, en ces jours, nous offrait d'entendre la parabole du semeur et les différentes paraboles du Royaume.

Comme le souligne le message final de cette rencontre adressé à toute la congrégation, ne serait-ce pas une invitation à regarder cette réalité du petit nombre comme celle de la graine de moutarde, dans l'espérance qu'elle donne vie à l'arbre dont la mission est de contribuer à révéler au monde l'amour immense du Fils de Dieu, Prêtre éternel pour tous les hommes ?

Catherine Roth



Joie d'apprendre une langue



Pendant deux ans, Vilma a été envoyée en communauté à Marseille. De retour dans son pays, elle nous partage après quelques années les richesses de l'apprentissage d'une langue.

Apprendre une autre langue ouvre des horizons sur de nouvelles possibilités, nous enseigne à vivre la différence et nous invite à ouvrir notre cœur. Apprendre une autre langue a renouvelé en moi le goût d'aller à l'école et de recommencer le « b.-a.-ba », non seulement pour me rappeler l'origine des mots de racine latine, mais aussi pour connaître un autre vocabulaire, de nouvelles règles de grammaire et de conjugaison.

Ce fut pour moi l'occasion d'emprunter de nouveaux chemins de communication, être entendue et me

Pouvoir parler une autre langue nous insère dans une autre culture, dans un autre monde.

faire entendre, m'exprimer, sentir et connaître des personnes, des lieux et des réalités différentes de celles qui me semblaient être uniques et propres à ma langue et culture brésiliennes.

Réapprendre à communiquer, dans une autre langue, m'a donné le sentiment de me vider de moi-même pour m'habiller autrement : revêtir une nouvelle couleur ou un nouveau ton de vie. Quelque chose a changé dans mes habitudes, ma manière de m'alimenter, mon regard, mes valeurs, mes croyances et même ma façon de voir le monde s'en est trouvée remodelée.

Découvrir une langue... et une culture

Je ne peux pas dire que j'écris bien et parle couramment le français, non ; malheureusement, je ne m'y suis pas suffisamment consacrée. Mais j'ai de bonnes raisons de continuer, puisque, du point de vue de la communication, de l'échange de savoirs et d'expériences, il n'existe plus de barrières entre les Français et moi, qui suis brésilienne. Beaucoup d'amitiés se sont construites et je suis fière de pouvoir m'exprimer en français. J'aime parler cette langue et

je la trouve pleine de charme, malgré des règles de grammaire toutes aussi riches et difficiles que celles de la langue portugaise.

La proposition d'apprendre le français nous a été faite par la congrégation dans un désir que Françaises et Brésiliennes soient plus proches et que nous puissions connaître, plus en profondeur, l'intuition de notre fondatrice à travers ses écrits, un contact avec sa terre natale et une plus grande proximité avec les sœurs françaises des diverses communautés, sachant que nous avons parmi nous une Suisse, une Belge et une Vietnamiennne.

Il n'est jamais trop tard pour apprendre

Le fait non seulement d'apprendre la langue, mais aussi d'habiter dans un autre pays, m'a permis de vivre un certain dépouillement et m'a aidée à comprendre que le savoir est dynamique et qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre. Il y a toujours un nouveau mot pour enrichir notre vocabulaire, une nouvelle phrase à construire, une nouvelle relation à découvrir, une nouvelle coutume à laquelle s'adapter, une nouvelle recette de cuisine à déguster, une nouvelle manière d'affronter les défis, un nouveau rythme, une nouvelle culture pour nous enrichir et une nouvelle histoire à construire.

Notre congrégation nous a proposé d'apprendre le français pour que Françaises et Brésiliennes soient plus proches.

Pouvoir parler une autre langue nous insère dans une autre culture, dans un autre monde. Je constate que j'ai peu à peu réussi à mieux comprendre la réalité de cette culture, de ces peuples tellement divers, de ces visages qui viennent de différents continents et sont accueillis en France. Et je peux en conclure qu'il n'existe pas de frontières qui limitent la rencontre et la possibilité d'échange de nos expériences.

Tout cela me rappelle le récit des Actes des Apôtres (Ac 2,1-11) quand, à la Pentecôte, les peuples qui se trouvaient là et étaient très divers, ont découvert qu'ils pouvaient se comprendre chacun dans sa propre langue et communiquer entre eux dans la langue de l'amour, de la justice, de la fraternité.

Voilà ce qui fait toute la différence et, aujourd'hui, je suis heureuse de pouvoir partager avec vous cette richesse d'avoir appris à parler une langue différente de la mienne et ainsi avoir pu accueillir une autre culture.

Vilma Marinho da Silva

Laïcs à la manière de...



Si, en France et au Brésil, l'Eglise et l'Etat sont bien séparés, Cécile nous montre que les frontières ne sont pas si nettes. La tentation d'instrumental-

iser l'un ou l'autre pour une bonne cause est toujours présente.

Le Brésil et la France sont des pays dont la Constitution annonce la laïcité. L'Eglise et l'Etat sont séparés. Mais pour une Française qui arrive au Brésil, l'étonnement est grand de découvrir la laïcité à la brésilienne.

Je vais dans une pharmacie et y trouve un petit autel dédié à sainte Anne. Chez le dentiste, un crucifix voisine avec la télévision au-dessus du siège du patient. J'ai donc le choix entre la "novela"¹ qui passe à l'heure de mon rendez-vous et la prière qui unit ma douleur momentanée à celle, infiniment plus grande, du Christ. J'accompagne un détenu lors d'un jugement : dans chaque salle d'audience, petite ou grande comme à

la Chambre ou au Sénat, le crucifix est présent. Si certains commencent à dénoncer cette situation dans les locaux publics, en général cette cohabitation est bien acceptée.

Dans la rue, les références religieuses sont nombreuses : sur un camion, on peut lire « C'est Dieu qui me l'a donné », sur une voiture : « J'ai confiance en Jésus. Et vous ? » ou « Dieu est fidèle ».

Si en France on dit facilement « Mon Dieu » ou encore « Adieu », au Brésil, on ne fait pas de projet sans terminer la phrase par : « Si Dieu veut ». Cette expression, proche du « Inch Allah » arabe, indique une belle dépendance filiale mais aussi parfois, une certaine passivité devant l'évènement à venir.

Lorsqu'on se quitte, « Va avec Dieu » et « Reste avec Dieu » se répondent. Vous pouvez l'entendre parfois dans le bus.

Récemment, à l'occasion d'un anniversaire, j'ai reçu un album provenant de la prison où je fais des visites avec l'aumônerie. Il y avait là des lettres et des photos. Parmi les lettres, celle signée par la direction et le personnel faisait écho de manière très claire à notre mission spirituelle en ces lieux.

Souhaitons que les religions cessent d'être utilisées par les pouvoirs politiques.



L'église de Senhor de Bonfim

Pour moi qui ai travaillé professionnellement dans une ville de la région parisienne où une extrême prudence était de règle, cette reconnaissance mutuelle et cette foi partagée sans complexes est une nouveauté.

Parfois, le religieux est instrumentalisé. Chaque année a lieu le *Lavagem do Bonfim*², une manifestation annuelle entre deux églises de Salvador : huit kilomètres de parcours, un million de participants cette année et la bénédiction à l'arrivée par le recteur avec le beau crucifix d'argent de la basilique. Senhor do Bonfim est une référence pour les catholiques : on parle de la colline sainte, ce serait le Sacré-Cœur de Montmartre. C'est une référence aussi pour les adeptes du Candomblé, religion afro-brésilienne, qui voient dans le Senhor do Bonfim une figure de leur religion.

Les élections approchant, aucun parti n'a manqué cette manifestation avec toute la batterie de propagande nécessaire et, bien sûr, les prétendants. On retrouve ce mixage dans les fêtes patronales très suivies des villes de l'intérieur. Les politiques se précipitent pour porter la statue du saint patron même s'ils ne vont pas à l'église.

Dans la Bahia, lorsqu'on veut gagner une élection, un match de foot ou un examen, on vient à Senhor do Bonfim. Même si pour certains, ces manifestations ressemblent à de la manipulation, d'autres les vivent avec une foi très sincère. Dieu connaît chacune de ses brebis.

Les classes moyennes plus habituées au brassage des cultures prennent de la distance avec ces manifestations populaires. Il y a quelques années, un écrivain français, connu pour son athéisme militant et que l'on pourrait taxer familièrement de « laïcard », a été invité lors d'une prestigieuse série de conférences dans le grand théâtre Castro Alves. Sa prestation a été applaudie, debout par une salle comble. C'est un signal à entendre. Rappelons ici que « Ordre et Progrès », la devise du

Les fitas, petits bracelets de tissus aux couleurs variées.



«Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ! » Cette parole est un trésor pour l'humanité. Elle devrait nous guider !

Brésil, est un héritage d'Auguste Comte.

Avec une toute autre intention, un prêtre exprime sur son blog le désir de voir disparaître le crucifix des tribunaux : le Christ ne peut pas bénir les jugements d'un pouvoir judiciaire considéré comme profondément injuste et actuellement dénoncé pour corruption. Terminons ce petit parcours par un regard sur le groupe des pentecôtistes (évangéliques) qui s'est constitué au cœur des formations politiques et qui est élu par des Eglises bien disciplinées. Ce groupe pèse de tout son poids sur la politique. Pour s'assurer de leur appui durant sa campagne électorale, Dilma Rousseff a compris qu'elle devait signer un engagement écrit à propos des lois sur l'avortement.

Un ami turc, descendant d'une famille ottomane, déclarait un jour devant un groupe de la pastorale des migrants en France : « Je suis mu-



sulman et le resterai toujours, mais vous, chrétiens, avez une chance extraordinaire d'être disciples de ce Jésus qui a dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ! » Cette parole est un trésor pour l'humanité. Elle devrait nous guider ! »

Sans doute cette parole nous guide-t-elle sous des formes différentes selon l'histoire de nos pays et la sensibilité de leurs peuples. Souhaitons que les religions cessent d'être utilisées par les pouvoirs politiques et que notre Eglise soit toujours plus indépendante, servante et pauvre, pour que le message du Christ soit lumière.

Cécile Biraud

¹ Feuilleton

² Le Lavement des escaliers Bonfim est considéré comme la manifestation la plus populaire de Bahia.

L'internationalité

« 1 Quand le jour de la Pentecôte arriva, ils se trouvaient réunis tous ensemble. 2 Tout à coup il y eut un bruit qui venait du ciel comme le souffle d'un violent coup de vent: la maison où ils se tenaient en fut toute remplie ; 3 alors leur apparurent comme des langues de feu qui se partageaient et il s'en posa sur chacun d'eux. 4 Ils furent tous remplis d'Esprit Saint et se mirent à parler d'autres langues, comme l'Esprit leur donnait de s'exprimer. 5 Or, à Jérusalem, résidaient des Juifs pieux, venus de toutes les nations qui sont sous le ciel. 6 A la rumeur qui se répandait, la foule se rassembla et se trouvait en plein désarroi, car chacun les entendait parler sa propre langue. 7 Déconcertés, émerveillés, ils disaient : « Tous ces gens qui parlent ne sont-ils pas des Galiléens ? 8 Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ? 9 Parthes, Mèdes et Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, 10 de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Libye cyrénaïque, ceux de Rome en résidence ici, 11 tous, tant Juifs que prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons annoncer dans nos langues les merveilles de Dieu. » 12 Ils étaient tous déconcertés, et dans leur perplexité ils se disaient les uns aux autres : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » 13 D'autres s'esclaffaient : « Ils sont pleins de vin doux. » 14 Alors s'éleva la voix de Pierre, qui était là avec les Onze ; il s'exprima en ces termes : « Hommes de Judée, et vous tous qui résidez à Jérusalem, comprenez bien ce qui se passe et prêtez l'oreille à mes paroles. 15 Non, ces gens n'ont pas bu comme vous le supposez : nous ne sommes en effet qu'à neuf heures du matin ; 16 mais ici se réalise cette parole du prophète Joël : 17 Alors, dans les derniers jours, dit Dieu, je répandrai de mon Esprit sur toute chair, vos fils et vos filles seront prophètes... 36 « Que toute la maison d'Israël le sache donc avec

DIOCÈSE DE ST-DENIS



Anne-Marie est théologienne et enseignante au Centre Sèvres à Paris. Ce récit de la Pentecôte nous fait entendre que

l'Eglise parle les langues de l'humanité. Le règne de Dieu s'exprime dans les différentes langues et cultures.

Ils se trouvaient réunis tous ensemble... Que recouvre ce « ils » ? Les Douze apôtres, reconstitués avec l'élection de Matthias ? Les 120 dont on vient de parler et dont les Douze font partie ? Quelle que soit la réponse que l'on peut donner (les deux sont possibles), elle sera liée au chiffre 12, chiffre des tribus formant le peuple de Dieu, chiffre brisé depuis que ces tribus ont été séparées entre Nord et Sud. Qu'ils soient 12 ou 120, ces « ils » sont comme l'embryon du projet de Dieu de rassembler ses enfants divisés et dispersés. En effet, suite à l'exil, le peuple a fait l'expérience de la dispersion parmi les autres peuples. C'est pourquoi, pour la fête de Pentecôte, « à Jérusalem, résidaient des Juifs pieux, venus de toutes les nations qui sont sous le ciel » car ils étaient venus en pèlerinage à cette occasion. Ils étaient venus de loin pour célébrer cette fête du

au cœur de l'Église

certitude : Dieu l'a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié. »

37 Le cœur bouleversé d'entendre ces paroles, ils demandèrent à Pierre et aux autres apôtres : « Que ferons-nous, frères ? » 38 Pierre leur répondit : « Convertissez-vous : que chacun de vous reçoive le baptême au nom de Jésus Christ pour le pardon de ses péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit. 39 Car c'est à vous qu'est destinée la promesse, et à vos enfants ainsi qu'à tous ceux qui sont au loin, aussi nombreux que le Seigneur notre Dieu les appellera... »

(Actes des apôtres, chap. 2)

don de la Loi, du don qui permet de vivre en alliance avec Dieu et entre frères car, sans lois et sans paroles qui s'échangent, il n'est point de vie sociale possible. D'ailleurs cette fête s'appelait parfois « Rassemblement ».

Revenons aux Douze ou aux 120. Les voici qui « viennent au monde » des autres pour y proclamer le monde vu du côté de Dieu, tel qu'ils l'ont appris de Jésus : « ils se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » (v. 4), « chacun les entendait parler en son propre idiome » (v. 6), « Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens ? » (v. 7), « nous les entendons parler en nos langues des merveilles de Dieu » (v. 11).

Que s'est-il donc passé ? L'Esprit Saint les a « remplis ». Le souffle divin qui, dès l'origine, donne vie à

l'Adam terreux, celui qui reposait sur Jésus au moment de son baptême, l'Esprit-Saint se pose désormais sur eux comme Jésus le leur avait promis. Luc nous dépeint cet événement en disant que leur apparurent « comme des langues de feu », « séparées les unes des autres » et « se posant sur chacun d'eux ». Le projet divin de réconciliation de l'humanité et du vivre ensemble va se poursuivre après Jésus par l'annonce de l'Évangile. Cette annonce réclame des langues de feu et chacun a sa propre langue de feu. L'Esprit qui réunit est celui qui personnalise, qui particularise, pour ouvrir des jeux infinis de communication et d'échange au service du rassemblement des divisés et des dispersés.

« Le jour de la Pentecôte, il descendit sur les disciples pour demeurer avec eux à jamais (Jn 14,16) ; l'Église se manifesta publiquement devant la multitude, la diffusion de l'Évangile commença avec la prédication ; enfin fut préfigurée l'union des peuples dans la catholicité de la foi, par l'Église de la Nouvelle Alliance, qui parle toutes les langues, comprend et embrasse dans sa charité toutes les langues, et triomphe ainsi de la dispersion de Babel. Car c'est à la Pentecôte que commencèrent « les actes des apôtres », tout comme c'est lorsque le Saint-Esprit vint sur la Vierge Marie que le Christ fut conçu, et lorsque le même Esprit-Saint descendit sur le Christ pendant sa prière que le Christ fut poussé à commencer son ministère. »

Concile Vatican II, Décret sur la mission de l'Église, n° 4

Luc raconte ensuite le premier événement, l'événement-type de communication permis par l'accueil de ces langues de feu.

Ils se mettent à parler d'autres langues, ils parlent les langues de l'humanité et les pèlerins, venant de tout le pourtour méditerranéen et même de plus loin, les entendent parler leur propre langage. La merveille ne consiste pas à ce que tout le monde comprenne la langue de l'Église qui ici vient au monde, mais que cette Église puisse parler les langues de l'humanité, que le Règne de Dieu s'énonce, s'exprime dans ces langues et ces cultures.

Une langue est, en effet, comme la pointe émergée d'un iceberg profond, celui de la culture de chaque peuple. Parler la langue de l'autre suppose, certes, l'usage d'une grammaire et d'un vocabulaire, mais, plus profondément, révèle et opère une assez bonne connaissance d'un monde humain différent.

La petite Église locale de Jérusalem naît avec tout le patrimoine génétique constitutif de l'Église. Parler la langue de l'autre, parler les langues des hommes et du monde

Une langue est comme la partie émergée d'un iceberg, celui de la culture de chaque peuple.

en fait partie, tout autant que les trois grandes pratiques chrétiennes dont parle le sommaire qui termine le chapitre 2 : la fidélité à l'enseignement des apôtres, la prière commune dont l'eucharistie, un style de vie social où les biens se partagent.

« L'Église ou peuple de Dieu... sert et assume toutes les richesses, les ressources et les formes de vie des peuples en ce qu'elles ont de bon ; en les assumant, elle les purifie, elle les renforce, elle les élève... »

En vertu de cette catholicité, chacune des parties apporte aux autres et à l'Église tout entière, le bénéfice de ses propres dons, en sorte que le tout et chacune des parties s'accroissent par un échange mutuel universel... A chacune des Églises s'appliquent également les paroles de l'Apôtre : « Que chacun mette au service des autres le don qu'il a reçu, comme il sied à de bons dispensateurs de la grâce divine qui est si diverse » (1P 4,10) »
Concile Vatican II, Constitution sur l'Église, n° 13

« L'union des peuples dans la catholicité de la foi » (Concile Vatican II) n'est donc pas liée à une uniformité de langage mais à un « échange mutuel universel » (Concile Vatican II). Ceci est l'œuvre de l'Esprit. Y croire de manière concrète invite à trouver les moyens qui permettent un tel échange. C'est pourquoi les évêques réunis en synode à Rome en 1985, pour le vingtième anniversaire de la clôture du Concile Vatican II, nous ont rappelé que le mot essentiel pour dire l'expérience et la foi ecclésiales était celui de « communion ».



« 42 Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. 43 La crainte gagnait tout le monde : beaucoup de prodiges et de signes s'accomplissaient par les apôtres. 44 Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. 45 Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun. 46 Unanimes, ils se rendaient chaque jour assidûment au Temple ; ils rompaient le pain à domicile, prenant leur nourriture dans l'allégresse et la simplicité de cœur. 47 Ils louaient Dieu et trouvaient un accueil favorable auprès du peuple tout entier. Et le Seigneur adjoignait chaque jour à la communauté ceux qui trouvaient le salut. »

(Actes des Apôtres 2)

Ce mot, communion, est utilisé (Ac 2, 42) pour exprimer la mise en commun, l'échange mutuel dont témoignent certes ce synode, mais aussi bien d'autres rencontres au niveau local ou de l'Église entière.

Les Églises du monde sont appelées à vivre en elles et entre elles la communion et l'échange des dons. Elles sont appelées à échanger, à se dire les unes aux autres comment elles discernent l'Esprit à l'œuvre dans leurs cultures, comment l'Évangile y résonne de manière originale. Elles

Les Églises du monde sont appelées à vivre en elles et entre elles la communion et l'échange des dons.

manifestent alors combien l'Esprit donne encore de parler les langues du monde. La Pentecôte est en effet appelée à se réactualiser sans cesse dans l'histoire des hommes et les cultures du monde.

Le livre des Actes des Apôtres raconte lui-même une réactualisation de la Pentecôte dont Pierre et d'autres font l'expérience dans la maison du centurion Corneille (Ac 10). C'est pourquoi Jean XXIII a pu parler du Concile Vatican II comme d'une nouvelle Pentecôte.

L'internationalité ecclésiale, comme toute internationalité, est réellement faite de rencontres qui, chacune pour leur part, redisent à toute Église qu'elle ne peut se résoudre à parler une seule langue tant elle est appelée, par vocation, à parler les langues des hommes. C'est pourquoi et ainsi que « l'Église se fait conversation » (Paul VI). L'Évangile n'a donc pas dit son dernier mot !



Anne-Marie Petitjean

Quand la Parole résonne dans une autre culture

Si la lecture de la Bible dans une autre langue ouvre de nouveaux horizons et suscite de nombreuses découvertes, la Parole de Dieu lue et écoutée dans une autre culture enrichit la réception et l'interprétation de cette dernière. Telle est mon expérience de la lecture de la Bible en portugais, et dans le contexte de la vie du peuple de la Bahia, dont je partage les peines et les joies depuis un peu plus de 12 ans.

Une petite parabole pour commencer : Une femme dans un village africain avait l'habitude de toujours emporter sa Bible. « Pourquoi toujours la Bible ? » lui demandèrent ses voisins avec un sourire moqueur. « Il existe tant d'autres livres que tu pourrais lire ». La femme se mit à genoux, mit la Bible sur sa tête et dit : « Bien sûr qu'il existe des tas d'autres livres que je pourrais lire. Mais il existe seulement un livre qui me lit. »

Cette petite histoire est intéressante pour réfléchir sur l'incidence de la lecture de la Bible dans une autre culture que la nôtre. En effet, pour nous chrétiens, notre relation à la Bible est différente de la relation que nous avons avec tout autre livre. Quand nous lisons la Bible, nous établissons presque toujours une relation « interactive » avec elle. Nous vivons un dialogue avec elle. Il s'agit d'une parole que nous

voulons écrire avec un P majuscule, Parole d'une personne, Dieu, adressée à une autre personne, nous, son peuple. Parole vivante qui entre en relation avec nous quand nous nous mettons à son écoute. Parole qui nous interpelle, nous questionne, nous illumine, nous appelle à vivre autrement... Les nouvelles résonances occasionnées par le fait d'être lue ou écoutée dans une autre langue, ne sont pas seulement des fenêtres ouvertes sur de nouvelles significations des mots ou d'autres horizons littéraires surprenants ou des saveurs poétiques jusqu'alors inconnues. Il y a quelque chose en plus. Comme si la Parole, en résonnant dans une autre langue, recevait le pouvoir supplémentaire de nous apporter un sentiment différent, une nouvelle émotion.

Quand nous lisons la Bible, ce sont nos « entrailles » qui réagissent, vibrent, s'émeuvent. Quand nous lisons la Bible dans une autre langue, c'est



comme si nos entrailles recevaient une motivation étrangère, jamais ressentie, capable cependant de faire germer un sentiment totalement différent à l'intérieur de nous mêmes.

Quand je suis arrivée au Brésil, je me souviens que l'une des premières découvertes faites dans ce

Dire « je crois »
c'est donc me risquer
dans la confiance,
jeter le plus intime
de mon être
dans les mains de Celui
en qui je me confie
pleinement.

domaine a eu lieu alors que je lisais, dans ma Bible brésilienne, le texte racontant la naissance de Jésus : « et Marie mit au monde son fils premier né » (Lc 2,7). En portugais, le texte dit : « et Marie donna à la lumière son fils premier né ». Ce jour-là, j'ai découvert le sens, et à cette occasion le pouvoir, de l'accent grave sur le "à". Marie donna "à" la lumière son fils, donna son fils comme présent à la lumière. Je n'avais jamais pensé que chaque fois qu'une femme vit les souffrances et les joies de l'accouchement, non seulement elle donne la vie à son enfant, mais donne aussi comme un cadeau cet enfant à la lumière du monde. Cette expression "à la lumière" de la nativité de Jésus lue en portugais a, d'un seul coup, élargi en moi

le sens de notre participation à la création, en lui donnant une dimension de réciprocité. Toute mère qui met au monde, non seulement donne la vie à son enfant, mais ce faisant, donne aussi au monde, à la lumière de l'univers, la vie nouvelle de son enfant. Toute mère devient ainsi co-créatrice du Créateur.

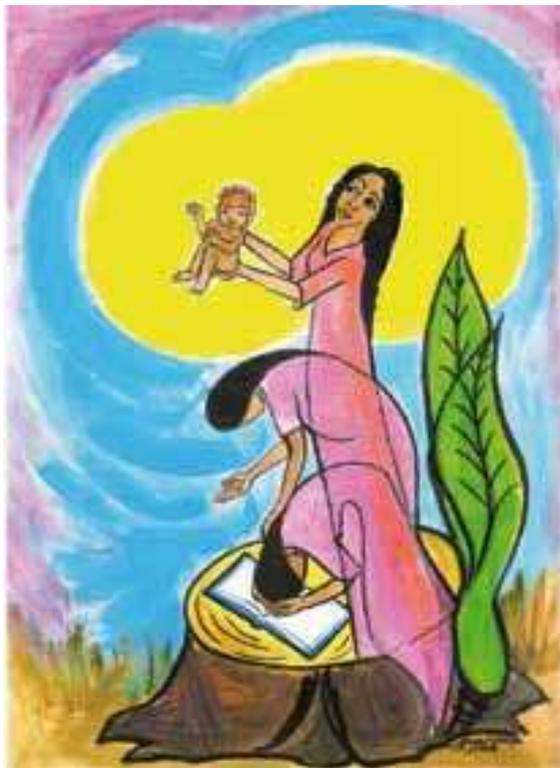
Quelques semaines après mon arrivée dans la Bahia, lors d'une célébration de l'eucharistie, au moment de la communion, cette prière m'a touchée : « Mais dis seulement une parole et je serai guérie ». En français le « e » muet du participe passé ne permet pas de distinguer le féminin du masculin, alors qu'en portugais, quand on dit « *salva* », le « a » qui indique le féminin est audible. Ce jour-là, en prononçant ces mots « je serai guérie » j'ai réalisé combien cette parole m'était adressée personnellement et cela a suscité en moi un fort sentiment de confiance et de reconnaissance. Encore aujourd'hui, cette phrase résonne en moi comme la confirmation que le salut m'est réellement et personnellement promis.

Au Tchad, où j'ai vécu durant trois ans, exprimer ma foi dans une autre langue m'a aussi permis de faire plusieurs découvertes. Malgré le fait de n'avoir jamais appris la langue de la région où nous habitons, quelques expressions entendues durant les célébrations de la com-

munauté chrétienne ou dans les conversations avec les amis, ont illuminé mon expression de foi. Une des plus significatives, je l'ai écoutée dans la récitation du Credo : en 'sara', langue du sud du Tchad, « je crois » se dit littéralement « je jette mon ventre vers toi ». Car, pour les chrétiens d'Afrique, comme pour le peuple du Premier Testament, le ventre - ou les entrailles - est le siège du sentiment, des émotions, du cœur ; c'est en ce lieu que s'exprime la foi. Dire « je crois » c'est donc me risquer dans la confiance, jeter le plus intime de mon être dans les mains de Celui en qui je me confie pleinement. Grâce "au ventre" des habitants de Sarh où je vivais, j'ai mieux compris que notre profession de foi est un acte de



A. PINOGES / CIRIC



confiance sincère que nous sommes appelés à vivre avec enthousiasme, lâchant prise de toute sécurité. Comme l'a fait l'aveugle Bartimée, jetant son manteau et bondissant à la rencontre de Jésus qui, tout de suite après, allait lui dire : « Ta foi t'a sauvé » (Mc 10, 46-52).

Lire la vie à l'aide de la Bible

Lire, écouter et partager la Parole dans une autre culture me fait découvrir comment, grâce à la lecture des Écritures, le peuple brésilien peut s'identifier avec le peuple d'Israël.

Je me souviens être allée voir avec une de mes sœurs brésiliennes le film de Mel Gibson, *La Passion du Christ*. Je n'étais pas trop désireuse de voir ce film par peur de la violence que je pensais excessive-

ment développée dans ce récit de la passion. Mais par curiosité et désir de comprendre le pourquoi de tant de critiques négatives, surtout de la part de mes compatriotes européens, j'ai fini par y aller. J'ai bien aimé le film, mais à plusieurs reprises j'ai dû fermer les yeux et me boucher les oreilles, ne supportant pas le face à face avec cette souffrance, à mon avis outrageusement exhibée à l'écran. Pourtant, quand à la sortie du cinéma, j'ai demandé à ma sœur brésilienne ce qu'elle avait pensé du film, elle m'a simplement répondu : « J'ai prié tout le temps ».

Sa réponse m'a bouleversée. Elle est longtemps restée pour moi un mystère. Avec le temps, j'ai peu à peu compris comment les peuples d'Amérique Latine, et en particulier le peuple brésilien, s'identifiaient naturellement avec les souffrances du Christ et, en général, avec l'histoire d'oppression et de libération du peuple d'Israël.

L'élaboration des 'cercles bibliques' pour les diverses communautés paroissiales de notre diocèse de Amargosa, m'a aussi aidée à mieux percevoir la manière toute spéciale qu'a le peuple brésilien de lire la Bible. Autrement dit, la lecture populaire de la Parole de Dieu faite dans les communautés ecclésiales de base.

Permettez-moi de citer la réflexion

J'ai peu à peu compris comment les peuples d'Amérique Latine s'identifiaient naturellement avec les souffrances du Christ et avec l'histoire d'oppression et de libération du peuple d'Israël.

de Carlos Mesters à ce sujet¹ : « La principale préoccupation du peuple n'est pas d'interpréter la Bible, mais d'interpréter la vie à l'aide de la Bible ». Ou encore : « Stimulé par les problèmes de la réalité (pré-texte), le peuple cherche dans la Bible une lumière (texte), qui est lue et approfondie en communauté (con-texte). Le pré-texte et le con-texte déterminent le 'lieu' où se lit et s'interprète le texte. Quand il manque un de ces éléments la lecture ne peut se poursuivre »².

Pour le peuple la Bible n'est pas seulement une histoire, c'est un miroir de la vie. Le peuple ne s'inquiète pas d'abord de savoir si ce qui est écrit a bien eu lieu, mais ce que cela signifie. Il cherche dans la Bible ce qu'il n'entend pas dans les discours officiels de l'État et des églises, dans les moyens de communication et dans l'histoire officielle, à l'école et dans les religions

traditionnelles : les mots pour dire ce qu'il vit. « Grâce à cette lecture populaire, la Bible n'est pas la parole d'Israël à son temps, mais le message de Dieu pour l'homme d'aujourd'hui ».

La lecture de la Bible aide le peuple à lire sa vie : du fait de la ressemblance entre les situations vécues par l'ancien Israël et celles du Brésil aujourd'hui, le peuple brésilien se reconnaît dans le peuple d'Israël, lui aussi peuple opprimé, cherchant à rester fidèle à son Dieu. S'ouvre ainsi à lui la possibilité de trouver son identité et de découvrir une espérance.

Nos différences de cultures, dues à nos histoires différentes, devraient naturellement nous éloigner : le peuple brésilien m'offre de lire les Écritures comme un pont pour les « traverser », pour parcourir avec lui un chemin d'identification avec l'histoire du peuple d'Israël et expérimenter la joie et l'espérance d'être un peuple sauvé, infiniment aimé par son Dieu éternellement fidèle. Et ensemble pouvoir chanter : « La parole est un pont où l'Amour va et vient ».

Catherine Chévrier

1 Carlos Mesters (Bunde (Limbourg), 1931) prêtre carme hollandais, missionnaire au Brésil depuis 1949. Prêtre depuis 1957, docteur en Théologie biblique, il est un des principaux exégètes bibliques de la méthode historico-critique au Brésil.

2 C. Mesters, *Flor sem defesa. Uma explicação da Bíblia a partir do povo*. 5. ed. Petrópolis : Vozes, 1999, p. 37.

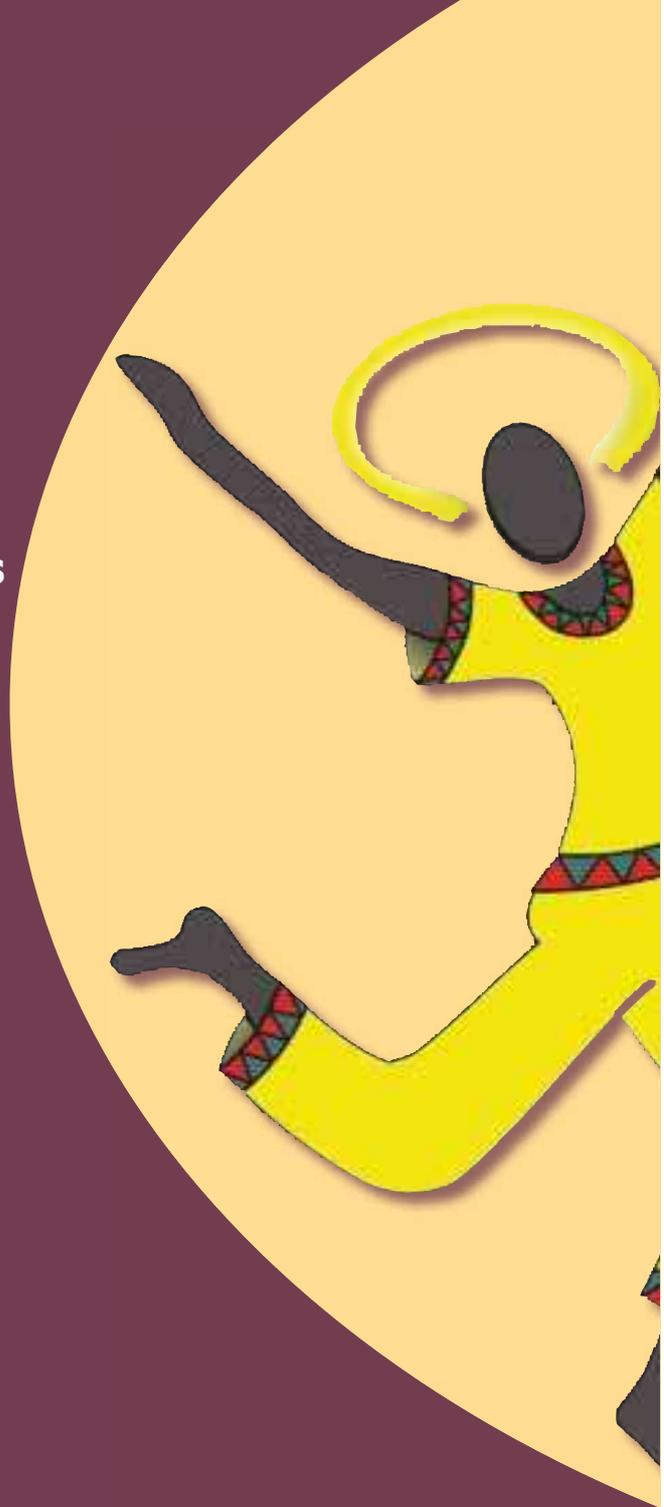
**Je suis noir, je suis jaune,
je suis blanche...
De l'arc en ciel mes bras ouverts
ont la couleur ,
Dans ma tendresse infinie
tu peux venir t'abriter.**

***Sou negro, sou amarelo,
sou branca...
Do arco-íris meu abraço
tem a cor,
Na minha infinita ternura
podes te abrigar.***

**Je suis afro, je suis indien,
je suis femme...
Ma danse est pour tous,
A entrer dans mon éternelle joie
je veux t'inviter.**

***Sou afro, sou índio,
sou mulher...
De todos é a minha dança,
Para minha eterna alegria
quero te convidar.***

**Je suis amant, je
je suis amour...
Pour toujours est
avec l'humanité,
A mon inépuisable
viens t'associer.**





**suis aimé,
et mon alliance
de compassion**

***Sou amante, sou amado,
sou amor...
Para sempre é minha aliança
com a humanidade,
À minha inesgotável compaixão
vem te afiliar.***

Sr Catherine Chévrier

L'expérience d'un homme, un chemin pour tous

A partir de l'expérience d'Ignace, le père Jair, jésuite brésilien et maître des novices, propose d'entrer dans l'universalité de l'expérience de Dieu.

L'accès à toute réalité passe nécessairement par l'expérience, un mode de connaissance non théorique *sur* quelque chose, mais une connaissance expérimentale *de* quelque chose. Pour la vie chrétienne ce n'est pas différent. Il s'agit d'une véritable expérience, une connaissance de, qui naît d'une rencontre entre une personne et un Autre. Pour qu'il y ait une telle rencontre, cet Autre s'est incarné à une époque et dans une culture déterminée. Cependant, Il a Lui-même ouvert l'accès à tout être humain, quelles que soient son époque et sa culture. Nous sommes devant un vrai paradoxe. Ici, nous voulons y réfléchir, et nous le ferons à partir d'un lieu concret, le Brésil, et éclairés par l'école des Exercices Spirituels. Nous chercherons à comprendre comment l'expérience spirituelle chrétienne traverse les cultures, s'ouvrant à l'universalité de nos réalités.

Quand vous accompagnez quelqu'un sur le chemin des Exercices Spirituels, cette possibilité s'exprime avec force. Vous pouvez voir comment la

personne entre dans cette rencontre vivante, indépendamment de son origine, de l'endroit d'où elle est et de sa réalité sociale. Je crois que nous devrions nous demander ce qui permet cette rencontre. J'ose pointer quelques pistes. Je vois que la première condition est ancrée dans le désir même de Dieu de se communiquer - à travers Sa Parole. La seconde condition est la capacité humaine d'accueillir cette communication. Il s'agit en fait d'aborder une image particulière de Dieu et une proposition d'anthropologie, que nous ferons ici coïncider avec l'anthropologie des Exercices Spirituels.

Nous verrons d'abord la nécessité et la possibilité, selon Ignace, d'une vraie rencontre, donnée à toute personne, et comment l'anthropologie ignatienne des Exercices Spirituels est le « lieu » de cette rencontre. Dans un deuxième temps, nous questionnerons l'affirmation de l'universalité et de l'internationalité. Pour finir, nous proposerons un élément concret de l'anthropologie ignatienne comme chemin universel de l'expérience spirituelle.

L'universalité de l'expérience de Dieu

La rencontre personnelle entre le sujet avec son Seigneur s'enracine dans le désir de Dieu de se communiquer et

la capacité humaine d'accueillir cette communication. Ignace - un homme pont entre deux époques : l'expérience médiévale des royaumes, de la chevalerie, des guerres ; mais aussi un homme moderne des grandes découvertes et navigations, de l'humanisme de la Renaissance – rencontre sur son chemin de conversion l'expérience religieuse de « la Dévotion Moderne », courant qui met en valeur l'expérience personnelle, les sentiments et la dévotion à l'humanité de Jésus.

Toutefois, Ignace ne se contente pas de répéter ce que cette *Dévotion* lui offre. Il fait lui-même un chemin, un parcours. De ce chemin, naissent les Exercices Spirituels, et à travers ses « annotations », il énonce des conseils pour celui qui va « donner » les Exercices Spirituels¹.

chaque être humain peut vivre une rencontre personnelle profonde avec son Seigneur. Cette rencontre transforme, dynamise ses potentialités humaines. D'ailleurs, la spiritualité des Exercices Spirituels se base sur le principe que chaque personne est appelée, aimée par son Créateur. Mais dans la mesure où la personne se détache de certains obstacles – les affections désordonnées – et parvient à écouter la voix du Seigneur, elle pourra alors réaliser dans sa vie le rêve que Dieu a pour elle. Cette dynamique est profondément universelle, surmontant les obstacles des temps, des lieux et des circonstances culturelles.

Nous pouvons en faire l'expérience dans nos contacts pastoraux et dans l'accompagnement des retraites ignatienues. Nous nous rendons compte

« Les Exercices sont certainement tout ce que je peux concevoir, connaître et comprendre de meilleur en cette vie, aussi bien pour l'avancement personnel d'un homme que pour les fruits, l'aide et le profit qu'il peut procurer à beaucoup d'autres. »¹

A handwritten signature in dark ink, reading "Ignace de Loyola". The signature is written in a cursive, flowing style with a large initial 'I' and a decorative flourish at the end.

Ignace suggère ceci : « Celui qui donne les exercices ne doit pas se tourner ou incliner vers un parti ou vers un autre, mais se trouvant en équilibre comme une balance, qu'il laisse le Créateur agir sans intermédiaire avec la créature et la créature avec son Créateur et Seigneur » (Annotation 15).

Vécue d'abord par lui-même, l'auteur des Exercices Spirituels dit que

que nous avons tous un même cœur, une même origine. Nous allons nous découvrir créatures, appelées à actualiser en nous cette réalité de fils et filles. Dans le processus d'écouter la Parole manifestée : « L'être humain est créé... », on fait l'expérience de la surprise, de la joie, quand on se découvre ainsi, créature. Quiconque a fait l'expérience d'accompagner

quelqu'un selon les Exercices spirituels, indépendamment du lieu, perçoit la joie du retraitant et voit son visage s'illuminer devant cette découverte : être rêvé par Dieu par amour et appelé à écouter sa Parole de vie. Voici l'être humain conçu par Ignace.

La question de la culture

Le paradoxe de notre foi dit d'une part l'universalité de l'unique vérité à laquelle l'être humain de tous les temps et lieux est appelé à accueillir, mais dit aussi que cette vérité s'est donnée dans une réalité historique et culturelle. Cela a de sérieuses conséquences pour nous, aujourd'hui, serviteurs de cette même Bonne Nouvelle.

Ce soin, cette attention s'est faite plus aigüe encore après le Concile Vatican II et sa proposition d'une l'Église sacrement du Royaume, appelée à faire siennes les joies et les tristesses de l'humanité tout entière (*Gaudium et spes*).

Car, pour être en mesure d'accueillir chaque réalité, la condition est de se sentir participant de cette réalité à laquelle nous sommes envoyés. Ce ne serait pas évangélique de proposer l'évangile sans prendre en compte les particularités de chaque lieu, de chaque nation, de chaque culture. Le Père Pedro Arrupe, supérieur de la Compagnie de Jésus dans l'après-Concile, a accueilli avec force cette proposition et a aidé la Compagnie à vivre selon ce principe. Pour lui, « l'inculturation est l'incarnation de

la vie et du message chrétiens dans un espace culturel spécifique, afin que cette expérience s'exprime non seulement avec les éléments propres à la culture en question, mais aussi que cette même expérience devienne un principe d'inspiration, à la fois norme et force d'unification qui transforme et re-crée cette culture². »

En ce sens, j'aimerais souligner la valeur du « particulier », du lieu, également présent dans la façon dont chacun fait l'expérience de Dieu. Si l'expérience des Exercices Spirituels, toile de fond de cet article, se présente comme un langage universel, son efficacité sera proportionnellement toujours plus grande si elle s'inscrit dans un contexte particulier. Par exemple, qui est en Amérique latine ne peut pas vivre l'expérience des Exercices Spirituels sans se rendre compte de la déshumanisation, de la négation de la vie, résultat d'une imposition culturelle et, pire encore, une culture chargée d'un « vêtement religieux » qui justifie le statu quo. Pour qui vit dans ce contexte, il est impossible de ne pas entendre les appels qui surgissent de cette réalité injuste. Notre expérience de Dieu doit descendre jusqu'aux pauvres et petits. Cela en sera toujours l'un des critères d'authenticité.

La recherche de chemins communs

Sans vouloir épuiser et résoudre le paradoxe « universalité et particularité », que nous avons souligné, je vous



propose quelques pistes possibles qui mènent à l'universalité de l'expérience chrétienne, une universalité qui se déploie dans la multiplicité des expériences. Je me rends compte que tout passe par le chemin de l'anthropologie, et pas n'importe laquelle : l'anthropologie des Exercices Spirituels. La gardant à l'esprit, en un premier temps, abordons la situation d'« être créé » d'être aimé, comme ce qui marque l'existence de chaque être humain. Ce « créé », cependant, a un but, qui apparaît dans le texte des Exercices Spirituels par la préposition « pour » (EE. 23) : «... pour louer, respecter et servir Dieu notre Seigneur...»

Louange et « révérence »³ parlent de la réalité de la créature, qui, devant son Créateur, fasciné par Lui, a comme unique réaction de louer, de vénérer et de servir. Cette même

anthropologie apparaîtra à la fin des Exercices Spirituels, dans la Contemplation pour obtenir l'amour. Toutefois, la louange et la révérence se changent en « aimer », tandis que le « servir » demeure. Ainsi, le texte des Exercices Spirituels nous dit : « Demander la connaissance intérieure (...) afin que vous puissiez en tout aimer et servir » (EE 233). Pour Ignace, le service est la forme la plus concrète de la relation avec Celui qui nous crée sans cesse. Celui qui fait les Exercices trouve dans le service sa vocation première, le sens de l'existence.

Je conclus donc en proposant une corrélation entre l'expérience de Dieu et toute forme de service. Peu importe où nous sommes et qui nous sommes, quelle que soit la culture dans laquelle nous vivons, le langage du service semble être un « lieu » commun à toute personne qui cherche à trouver Dieu à travers l'école spirituelle d'Ignace. Le service, né de la rencontre de l'amour avec l'Auteur de la vie, de la contemplation de Jésus qui est venu pour servir et non pour être servi, nous met dans le mouvement de ses luttes et projets, qui sont fondamentalement les mêmes projets et les luttes de nos frères et sœurs.

Père Jaïr, sj

¹ Inácio de Loyola. *Lettre au Père Emmanuel Miona*, Venise, 16 novembre 1536. Dans cette lettre, Ignace fait l'éloge des Exercices Spirituels.

² Pedro Arrupe, *Itinéraire d'un Jésuite*. São Paulo : Loyola. 1985. P. 58

³ Traduction intégrale du texte espagnol. Cela signifie garder une distance.

Vivre en communauté au Brésil : le dialogue des cultures

Marie Jo vit depuis 32 ans au Brésil. La vie quotidienne entre Brésiliennes et Françaises déplace et appelle à s'ouvrir à d'autres valeurs.

L'appel de Dieu qui fait de nous des sœurs est au centre de notre désir profond. Oui, ce qui motive notre vie ensemble, c'est le désir de construire la fraternité entre nous et autour de nous, « à nos dépens »¹.

Avons-nous vraiment conscience de la grâce d'être appelées par Dieu à devenir sœurs brésiliennes et françaises, alors que le contexte historique du Brésil est profondément marqué par l'esclavage ? En arrivant, les blancs venus d'Europe ont fait mourir toute une population indigène et ensuite ont fait venir d'Afrique beaucoup de noirs.

Notre insertion dans le Nordeste du Brésil nous situe dans ce contexte.

Une de nos sœurs brésiliennes nous a dit combien ses parents avaient prévenu leurs enfants de ne jamais penser à épouser un blanc ! Et la voilà dans une Congrégation avec des « blanches ».

L'histoire nous empêche-t-elle de devenir sœurs et de nous sentir sœurs ? Non. Nous touchons un problème plus profond qui existe en chacune de nous : quels que soient notre couleur, nos origines, nos racines, brésiliennes ou françaises, chacune est appelée à s'accepter telle qu'elle est. Nous avons à travailler nos complexes de tous genres et à être heureuse d'être ce que nous sommes, sans nous comparer.

Cependant, les difficultés de vivre ensemble ne viennent pas toutes du fait d'être de cultures différentes. Mettez des Françaises ensemble ou des Brésiliennes ensemble, des jeunes ensemble ou des sœurs âgées

« Notre vie communautaire repose sur la foi en l'appel de Dieu qui fait de nous des sœurs. »

(Constitutions Ch. 7, n°26)



ensemble, les difficultés apparaîtront rapidement.

Alors pourquoi ne pas chercher toute la richesse de vivre ensemble, Françaises et Brésiliennes ? Richesse ne veut pas dire... facilité, mais plutôt enrichissement qui passe souvent par un affinement, comme celui des pierres travaillées. Et alors, quel trésor nous devenons quand ensemble nous sommes travaillées ! Nous sommes au niveau de la foi !

Quelques exemples

Les Brésiliens ont une énorme qualité : l'accueil. N'importe qui peut arriver sans avertir, il sera toujours

accueilli sans réserve. La famille donnera tout pour accueillir et elle se réjouira. En France, mieux vaut prévenir. La famille prépare son cœur avec un repas spécial pour les invités, tout cela au nom du même accueil ! Vivre ensemble au Brésil, cela veut dire que Françaises et Brésiliennes ont à chercher à se comprendre pour trouver la meilleure façon d'accueillir en communauté. Personne ne peut dire qu'une culture accueille mieux qu'une autre.

Des formes de politesse : au Brésil, l'éducation fait dire « *dá licença* », par exemple quand

je passe devant quelqu'un, quand je dois m'en aller, quand je veux m'adresser à quelqu'un, je lui dis : « donne-moi la permission », mais on dira rarement « merci », « s'il te plaît » ; c'est difficile pour des Françaises, comme aussi pour des Brésiliennes quand une Française ne demande pas la « permission » ! De même au Brésil, on ne quitte pas la maison sans dire au revoir à ses habitants. Partir sans rien dire s'appelle « partir à la française »... alors que les Français appellent cela « filer à l'anglaise » ! Brésiliennes et Françaises, nous devons apprendre les délicatesses de l'autre culture.

La maison : le peuple brésilien a le sens d'un intérieur accueillant. Dès leur enfance, les filles font le ménage. Nos sœurs brésiliennes sont très compétentes pour rendre la maison agréable, alors que d'heure en heure il nous faudrait balayer tant il y a de poussière ! Un balai est même plus efficace qu'un aspirateur ! Au Brésil, l'habitude veut que les meubles changent de place autant de fois qu'il est souhaité, que la maison soit décorée et que des images apparaissent sur les murs avec des phrases qui font chaud au cœur.

Les unes et les autres, nous sommes invitées à relativiser nos principes

Au Brésil, quitter ses hôtes sans rien dire s'appelle « partir à la française »... alors que les Français appellent cela « filer à l'anglaise » !

pour en recevoir d'autres. Ainsi jaillira une façon nouvelle de vivre en communauté.

Au Brésil, une expression en portugais dit « ouvrir la main » pour découvrir les valeurs de l'autre. Cependant les sœurs françaises ont à s'adapter chaque jour à la façon de vivre au Brésil : nous sommes accueillies par les Brésiliens, et réciproquement quand une Brésilienne est en France. Tout cela prend du temps et demande beaucoup d'amour.

Si nous sommes sœurs par la foi, il nous faut le devenir dans le concret. Nous pourrions alors être des sœurs d'un continent à l'autre, heureuses de vivre ensemble ! Et c'est possible !

Marie Jo Grollier

¹ Comme le dit notre fondatrice.

La découverte d'une culture d'où jaillit un projet de vie

Stéphane Latarjet, un ami de la congrégation, est parti travailler au Brésil. Il a rencontré Olinda, brésilienne, avec qui il a fondé une famille. Il nous partage l'enrichissement de leur vie colorée de ces deux cultures.

Je peux presque dire que je suis tombé jeune dans la marmite de l'international ! Camp scout en Allemagne ; camping en Espagne, Suisse, Autriche ; voyages à thème en Angleterre, Ecosse, Chypre, encore ado. Participation à l'équipe de soutien à l'ONG Frères des Hommes. Autant d'occasions de découvertes enrichissantes et de défis, et rampes de lancement pour mes études axées sur le développement. Des circonstances heureuses m'ont orienté vers le Brésil (amitiés, études) où je suis parti en 1971. Une première étape, à 26 ans. Je savais m'adapter, écouter, faire face aux situations inattendues, choisir la voie du développement global des personnes à partir de l'observation et de l'analyse, prendre parti pour les familles exclues.

Nouvelle vie... Quel choc ! Sortant de Fac, sans expérience, ne parlant pas la langue... Il a fallu tout ap-

prendre. Je me suis plongé dans la réalité, en établissant des liens avec les réseaux d'Eglise.

Cela m'a valu de « virer ma cuti », côté foi, en découvrant les communautés ecclésiales de base : dans des Morros (favelles) comme la « colline des chevreaux » à Rio avec sr Elisabeth Moreaux ; dans le Nordeste avec le P. Xavier de Maupeou ; et bien d'autres... Foi et engagement social collectif pour la promotion humaine de tout l'homme ne font qu'un. L'Evangile, ce n'est pas compliqué, ça rassemble dans l'action responsable !

J'ai travaillé 24 ans au sein d'associations brésiliennes engagées sur le terrain auprès des populations les plus pauvres. C'est d'ailleurs lorsque j'ai pris conscience de pouvoir réaliser un tel projet de vie avec Olinda que nous nous sommes mariés. Elle a les qualités propres aux gens du Nordeste : grande générosité, attention à l'autre, courage pour affronter les difficultés, et puis une très grande foi. Nous cheminons en nous alimentant de la prière quotidienne.

Nos enfants, 100% brésiliens, ont profité de la vie tranquille des villes de l'intérieur, de la nature généreuse toute proche, les relations chaleu-

reuses qui s'y créent, d'écoles primaires où les enseignants sont remplis d'attentions pour les enfants, de l'enseignement tout en sagesse de leur « maître » de capoeira.

Nos pas nous ont amenés à Rio de Janeiro, pour 7 ans. Nous y avons retrouvé les Auxiliaires : Elisabeth Moreaux surtout, mais aussi Tereza, Anne Roy et d'autres. Une belle alliance est née, enrichie plus tard avec les sœurs de Lyon, Macon...

Nos enfants ados ont découvert cette ville unique, et s'y sont épanouis. Nous restions proches d'eux, à cause de la violence dont un de nos enfants a été victime plusieurs fois. Ce qui nous a fait prendre la décision de quitter Rio. Ce ne fut pas facile. Mon travail était très intéressant. Par diverses démarches pédagogiques innovantes, une équipe soutenait et orientait petit à petit l'émergence, le développement, l'entraide et la structuration d'organisations populaires dans diverses parties du Brésil. Et il apportait des moyens financiers venus d'ONG internationales.



Où aller ? Un travail a permis que nous venions en France. Nous y avons vécu une année sabbatique en 1984. Nous nous sommes ouverts à une vie plus complexe et agitée... Olinda était motivée. Elle a apporté beaucoup autour d'elle. Un plus : nous avons accompagné les parents âgés de la famille et retrouvé nos amies Auxiliaires revenues du Brésil. Les liens avec le Brésil restent très forts. Nous appartenons à l'Irmandade do Servo Sofredor, Fraternité du Serviteur Souffrant, créée à Crateús dans les années 80 par le P. Fredy Kunz, Fils de la Charité, avec ses amis du peuple des souffrants, au milieu desquels il a vécu toute sa vie, dans le Nordeste et à São Paulo. Elle a essaimé au Brésil et en Europe. Avec les exclus, elle s'efforce de vivre sa mission de cheminer en fraternité, poussée par le souffle de Dieu Vivant et la tendresse de Marie. Le fait d'être de deux cultures différentes nous a apporté un enrichissement mutuel évident.

Au plan culturel proprement dit : littératures, poésies classique et populaire, musiques, danses... Au plan de la vie quotidienne : arts et goûts de vivre, courage et manières intelligentes d'affronter les difficultés matérielles, compréhension des réalités ouvrant à la tolérance. En raison aussi de nos motivations d'aller dans le pays de l'autre pour en connaître la famille, la communauté croyante, le milieu, la population, la société,

et les pays voisins, dans un esprit de découverte positive, sans chercher à comparer.

Par contre, nous sommes conscients que les difficultés et les tensions traversées ne sont pas dues à nos origines culturelles éloignées. Elles sont propres à toute famille, tout couple normal, composé de personnes uniques et différentes.

Pour nos enfants, nés et vivant au Brésil, leur double appartenance s'est construite par étapes : séjours puis année sabbatique en France, études au lycée franco-brésilien de Rio. Ils ont construit leur personnalité à travers les différences, en intégrant les valeurs, les qualités des deux cultures. Ils sont fiers de leurs racines, et friands des relations d'affection familiale cultivées des deux côtés. La démarche biculturelle est un atout, surtout aujourd'hui. Elle leur a donné des facilités d'apprentissage, de compréhension, d'adaptation, de respect dans le quotidien des relations humaines. Elle leur a procuré un « plus » de communication, les gens sont intéressés de les connaître. Adultes, ils veulent faire bénéficier leurs enfants à leur tour de ce vécu, qui a bonifié leur éducation, selon eux, en leur ouvrant l'esprit. En même temps, ils entretiennent leurs liens avec la « tribu » du lycée et de leur équipe de volley, aujourd'hui jeunes parents comme eux. Ils ont vite appris à se débrouiller en France où ils ont choisi de vivre, ayant trou-



vé opportunités d'études et de travail, créé de solides amitiés...

Tout n'est pas sans poser de questions. On peut venir à rejeter une culture si l'on n'a pas appris à la valoriser. Trop de pauvreté d'un côté, trop de règles ou de froideur dans les contacts de l'autre ? Il a été possible de comprendre, de relativiser, d'être heureux en voyant les parents vivre leurs cultures de façon naturelle. Par ailleurs, s'il est facile de dire : « Je suis franco-brésilien(ne) », cela prend du temps de clarifier ce que cela signifie concrètement pour soi, en terme d'identité et surtout du ressenti : « Où sont mes racines profondes, quelle est ma nationalité en tant qu'être et personne ? »

Nous remercions le Seigneur de nous avoir portés et donné son Esprit de service, qui nous fait vivre de si belles expériences.

Stéphane Latarjet

Le partage du quotidien



Michèle est actuellement à Paris. Elle relit ici des souvenirs de neuf années passées à Nanterre et onze passées à Cergy.

Si, un samedi après-midi, vous prenez le RER Paris-Cergy, peut-être serez-vous dérouté et vous sentirez-vous étranger, au milieu de toutes ces personnes qui viennent de pays tellement différents ! Vietnam, Mali, Sénégal, Sri Lanka, Italie, Portugal, sans compter les Haïtiens, les Français des Iles, etc. Mais oui, Cergy est une ville aux visages variés et de toutes couleurs... Les coutumes sont multiples, certaines réactions surprenantes. La langue française aux accents souvent savoureux n'est pas toujours très compréhensible. Alors, une vie à Cergy, en tant que Français de France, cela ne doit pas être si facile ? Que dire ? de fait, le côtoiement mutuel n'est pas toujours aisé et des incompréhensions peuvent jaillir

Il est important pour moi de reconnaître que nous faisons partie de la même humanité.

rapidement. La nuit, les différentes fêtes peuvent agresser plus d'un, les odeurs sont parfois difficiles à supporter...

Qu'est-ce qui peut motiver pour vivre dans une ambiance aux aspects multiethniques ? En premier pour moi, il est important de reconnaître que nous faisons partie de la même humanité : nous sommes tous des êtres humains, capables de parler, rire, nous distraire, penser, réfléchir et nous ouvrir à autre chose qu'à nous-mêmes.

Ainsi Kumba, sa famille n'est pas dans le besoin, cependant Kumba ne sait ni lire ni écrire. Mais quel raisonnement et quelle humanité ! Il faut la voir avec ses filles, ses gendres, ses petits-enfants, même avec les enfants de son mari qu'elle n'accepterait pas de « mettre dehors ».

Désireuse que chacun ait les possibilités de s'en sortir, elle fait les démarches pour qu'il ou elle continue des études, obtienne un emploi stable... Kumba travaille dur pour cela, partant tôt le matin, quel que soit le temps. A son retour, elle continue de chercher par téléphone ce qui peut aider les uns et les autres.

Oui, nous sommes de la même humanité, certes avec des mentalités parfois opposées. N'est-il pas bon alors d'oser se parler, entendre ce que dit l'autre, et quand cela est possible, lui



exprimer un point de vue différent ? Rachid voulait perfectionner son français et des amis communs m'ont demandé de le rencontrer. Pour Rachid, impossible de venir chez moi, impossible aussi que je me rende chez lui : je suis une femme sans mari, lui-même est un homme et sa femme est restée au pays ; il ne fallait pas qu'on nous voie ensemble, en train de parler, assis sur un banc ou marchant dans l'allée d'un parc... En Rachid, il y avait la peur de ses coreligionnaires qui ne lui auraient pas fait de cadeau. Situation assez exaspérante ! Alors, nous nous sommes dit comment chacun voyait la question, l'écart culturel qui existait et nous avons décidé d'aller dans une salle peu fréquentée de la paroisse. Combien de fois n'ai-je pas été interpellée sur la place que nous donnons aux anciens ? tant chez les

Asiatiques, que chez les Africains ou les Tamouls. « Au pays », la famille toute entière vit ensemble : grands-parents, parents, enfants... et parfois neveux et cousins.

« Les anciens sont pour nous tellement importants. Ils sont la mémoire du passé, ils transmettent ce qu'ils ont reçu de leurs parents. Ils enseignent aux plus jeunes, à chacun ce qui est bon. » ; « Nous avons vis-à-vis des anciens un grand respect » : n'avons-nous pas à recueillir quelque chose de ces témoignages ? Notre vie nous impose une autre façon d'agir. Les logements sont souvent trop petits, parfois situés en étages. Les rythmes de la vie quotidienne ne sont pas les mêmes. Est-ce qu'il faut laisser les vieillards seuls, dans une maison vide, avec tous les risques qui existent, alors que les enfants sont à leur travail ? Mais il n'est pas facile

de voir ses propres parents terminer leur vie en collectivité, dans une maison de retraite. Cette décision est souvent vécue comme une contrainte de part et d'autre.

Parler de ces questions les uns avec les autres permet de faire un pas de plus vers celui qui nous est bien étranger dans sa mentalité et les valeurs qu'il porte ; cela peut l'amener à percevoir nos difficultés. Une vie partagée avec d'autres où l'on est appelé à recevoir autant qu'à donner invite à la compréhension mutuelle.

Vivre dans un quartier aux différentes ethnies, c'est aussi apprendre à faire la fête ensemble : nous avons tellement à échanger, au niveau musique, chants, danses, histoires, plats préparés, salés, sucrés, pimentés ! Sans parler des vêtements aux couleurs noires ou chatoyantes, expressions variées de la joie d'être ensemble.

Je pourrais aussi évoquer le moment de la mort où les sensibilités diverses peuvent se découvrir ; ainsi que certains rites indiquant les temps passés depuis que le défunt a quitté la terre. Toujours, la solidarité se manifeste : une veillée de prière qui dure une bonne partie de la nuit, parfois toute la nuit, des quêtes pour aider la famille à ramener le défunt « au pays » ou pour offrir des fleurs, des messes.

Faire un pas de plus vers celui qui nous est étranger.



Un voisin offre de garder un enfant, de mettre une chambre à disposition. Tout n'est pas gagné dans cette vie interculturelle, du temps est nécessaire pour un apprivoisement réciproque. Il est important de ne pas enfermer les autres dans des jugements prédéterminés, stériles et mortifères. Accepter peu à peu de se remettre en cause et ne pas absolutiser sa propre façon de voir et de penser, laisse à l'autre la possibilité d'exister selon ce qu'il est. Chacun est alors appelé à reconnaître qu'il n'y a pas qu'une seule façon de vivre notre humanité. Au lieu d'être un obstacle infranchissable, les diversités ne seraient-elles pas une source de richesses à accueillir et à faire fructifier ?

Michèle Dehove

Regards croisés...



Travail et Foi au quotidien 2012 :

Expérience spirituelle et spiritualité du travail

Même si c'est la cinquième année que des Auxiliaires organisent cette activité, rien ne pouvait nous assurer que les douze jeunes professionnels inscrits rentreraient dans notre proposition et y trouveraient de quoi grandir et avancer.

Et petit à petit, la vie, la joie, la confiance, ont miraculeusement jailli. Il y a eu la beauté toujours aussi époustouflante de la Meije, les difficultés de la marche vaincues ensemble, les arrivées aux sommets, les services partagés, les questions confiées. Il y a eu la Parole de Dieu priée chaque jour en groupe, méditée en silence, partagée.

Il y avait aussi les grandes soifs du groupe : soif de marcher, soif d'être avec d'autres, soif de trouver son chemin dans sa vie, soif de faire la volonté du Père, d'être à son écoute... Nous quatre, accompagnatrices, avons aussi soif de partager notre expérience de religieuses envoyées travailler dans des milieux non confessionnels – expérience spirituelle qui prend sa source dans la prière, et qui s'enrichit et se vérifie dans le quotidien de notre travail : les tâches que nous avons à accomplir, les gens avec qui nous collaborons, ceux au service desquels nous sommes... mais aussi l'articulation avec notre vie communautaire, la place et l'équilibre de vie à trouver.

Nous ne savons pas si nous continuerons cette activité et sous quelle forme, mais nous souhaitons que beaucoup de ceux qui sont venus aux Hières vivent encore de cet élan et se sentent toujours « co-créateurs » par leur travail, appelés dans toute leur vie à prendre le temps d'accueillir le don de Dieu et à le partager aux autres.

Anne Génolini



¹ Il s'agit d'une semaine de marche, prière et réflexion autour du thème « travail et foi » dans le cadre du Réseau jeunesse ignatien (RJI). Cette activité pour les 20-35 ans a lieu aux Hières, au dessus de la Grave, entre Grenoble et Briançon.

Brother and Sister act, Missionnaires de l'espérance

**Retour sur le week-end national
des jeunes religieux
et religieuses de France.**

En janvier 2012 a eu lieu Brother and Sister Act, le week-end national des jeunes religieux. Avec Anne nous y avons participé et ce fut une véritable joie. La joie de vivre un moment heureux avec 600 autres religieux, moines et moniales. L'ambiance était détendue et très fraternelle. Pour l'équipe d'organisation à laquelle je participais, ce fut une belle récompense. Je remercie mes sœurs de m'avoir toujours soutenue dans mes engagements avec des religieux d'autres congrégations. Cela me permet aujourd'hui d'oser penser à des projets missionnaires en inter-congrégation.

Mireille



La joie de vivre un moment heureux
avec 600 autres religieux,
moines et moniales.

La Résidence la Guille

Dans le quartier de la Guillotière à Lyon, une résidence « La Guille » s'est ouverte. Elle offre à des sœurs vivant en communauté de pouvoir bénéficier de services de proximité, selon leur état de santé.

La communauté des Auxiliaires composée de quatre sœurs se retrouve avec d'autres congrégations : Petites Sœurs de l'Assomption, Religieuses de l'Assomption et Sœurs de Saint Joseph de Lyon et du Prado.

Un chemin de fraternité se tisse entre elles : elle leur donne du souffle pour des rencontres au moment des repas, de la prière et l'Eucharistie, ou avec des personnes de l'extérieur.

Une Auxiliaire, de passage à la ré-



sidence, a été témoin de la réaction d'une infirmière : « dans cette résidence, il y a de l'entraide entre toutes, je n'ai jamais vu cela ailleurs ! »

Quel que soit l'âge, nous sommes appelées à témoigner de l'amour du Christ qui nous rejoint dans notre quotidien. Il façonne notre manière d'être au monde, de servir et d'aimer tout au long de la vie.

Chantal Gratepanche



Marcelle Pinatel (1914-2012)



Marcelle Pinatel nous a quittées dans la paix, le 12 juin, à 98 ans. Est-ce à son origine marseillaise qu'elle devait ce soleil dans les yeux et son tempérament ardent ?

En 1940 Marcelle, jeune fille moderne, sténodactylo compétente, munie de son permis de conduire (chose rare à cette époque), rejoint le noviciat des Petites Auxiliaires du Clergé. Elle prononce son premier engagement à Paray le 15 novembre 1943. Envoyée d'abord à Chalon-sur-Saône, puis à Palaiseau pour la pastorale paroissiale, elle devient en-

suite à Paris secrétaire du père Toulat pour « Justice et paix ».

En 1981, la Congrégation fonde une communauté d'Auxiliaires à Marseille. Elle y est envoyée en pastorale. Proche des siens, elle a pu entourer sa maman et se rapprocher de ses neveux qui ne manquaient pas de lui rendre visite chaque année, à son grand bonheur.

De retour à Paris, elle retrouve « Justice et Paix » et assure le secrétariat de la Congrégation. En 1996, elle rejoint Bethléem. Elle reste ouverte aux événements du monde par la lecture quotidienne de *La Croix* et la correspondance avec des prisonniers (en lien avec l'association « le Bon Larron »).

Pendant ces dernières années à Bethléem, il lui a fallu apprendre à vivre la dépendance : étape difficile. Nous gardons le souvenir de son sourire et de son merci à chaque visiteuse.

Marie Rose Bongain (1927-2012)



Après quarante années passées au Tchad, Marie-Rose a dû revenir en France à cause de sa santé. Elle est alors envoyée en Tarentaise où elle a participé à la fondation de la communauté de Macôt-la-Plagne en septembre 1998.

A partir de 2005, elle est nommée à Aime. Elle a su s'entourer de nombreux amis qui gardent d'elle le

souvenir de son dynamisme et de sa joie de vivre.

En toute occasion elle aimait témoigner de sa foi en Jésus Christ et de sa dévotion à Marie.

A Aime, elle participait à divers groupes, par exemple le Club des Aînés Ruraux où elle retrouvait des amateurs de belotte ! Puis, le loto quand elle ne voyait plus clair.

Elle fréquentait l'Association des Opérés du Cœur avec qui elle aimait

chaque année partir pour une journée à la découverte d'une région et faire connaissance avec des personnes ayant le même handicap.

Devenue mal voyante, Marie Rose n'a pas baissé les bras. Elle a su s'entourer d'un réseau de lectrices, les unes lisant un livre en continu, les autres un article de journal ou d'une revue. Ces après-midi étaient surtout l'occasion d'échanger des nouvelles familiales ou amicales.

Jacqueline Dissard (1930-2012)



Le 23 mars 2012, Jacqueline quittait rapidement cette terre.

Née le 17 août 1930 à Paris, elle s'était orientée vers le monitorat d'enseignement ménager avant d'entrer en 1961 chez les Auxiliaires

du Sacerdoce. De santé fragile à la suite d'un grave accident de voiture, elle a souffert de migraines toute sa vie. Professe en 1964, elle assure d'abord des cours dans une Maison familiale à Saint-Germain-du-Plain, en Bresse. A Paris et à Nanterre ensuite, elle s'occupe de la formation ménagère et de l'alphabétisation de femmes maghrébines et africaines. Pour mieux les rejoindre, elle passe un certificat d'arabe dialectal maghrébin et fait un stage en Algérie. En 1992 elle est envoyée à la communauté de Chatou et en 2002 à Paray-le-Monial.

Attirée par la louange, elle aimait participer à des groupes de prière et de partage d'Évangile. Elle nous laisse un beau témoignage de service discret, de foi et d'amour du Cœur de Jésus. Merci Jacqueline.

Renée Bizouard (1928- 2012)

Née le 9 novembre 1928, en Côte d'Or, Renée entre au noviciat à Bethléem en 1953. Elle commence sa vie apostolique en paroisse, à Saint-Germain-du-Plain, puis à Paray-le-Monial. Comme travailleuse familiale, elle aida beaucoup de familles en difficulté et loin de l'Eglise.

Après 20 ans de travail salarié, elle est envoyée, en 1990, au Brésil dans le Nordeste où l'attendent de nouvelles pauvretés. Elle part, avec courage et confiance, découvrir une terre et une langue inconnues.

Dans l'Etat de Bahia, à Utinga, Renée participe à la pastorale de la santé et de l'enfant. Elle se met au service des mères de famille et des leaders des petites communautés. Elle partage avec eux ses connaissances des plantes médicinales et la vertu de bien d'autres produits pour améliorer la santé et l'alimentation des enfants. Son habileté manuelle, ses dons artistiques en peinture et en dessin lui permettent aussi de réaliser un petit artisanat au profit des pauvres. Lorsque se multi-

plient les campements de paysans chassés de leur terre, Renée se rend solidaire de leur lutte pour une vie plus humaine, avec l'Espérance que Dieu ne les abandonnera jamais.

Le parcours de Renée à travers de multiples formes de pauvretés a creusé en elle l'amour des plus pauvres.

La maladie oblige Renée à rentrer en France en 2010. Tout en se soignant, elle est heureuse de rejoindre la communauté du Mayet de Montagne, où très vite des liens se tissent avec la population, notamment les personnes de la maison de retraite et du club des aînés auxquels elle apporte son sourire et sa joie contagieuse. C'est à Paray-le-Monial qu'elle s'éteint en juin 2012, entourée de l'affection de ses sœurs et de sa famille.



L'envoi de cette *Lettre aux amis* se veut un signe d'amitié, non lié à une formule d'abonnement. Certains d'entre vous manifestent cette amitié par un don. Si tel est votre désir, veuillez libeller votre chèque à l'ordre des Auxiliaires * et adressez-le à :

**Auxiliaires – Services généraux
57 rue Lemerrier, 75017 Paris
CCP PARIS 14 543 18 L**

Tout don fait à la congrégation est partagé selon les besoins des communautés au Brésil et en France. Nous vous en remercions.

* La congrégation n'est pas habilitée à délivrer des reçus fiscaux.

MAISON MÈRE

Bethléem, 15, avenue de Bethléem, 71600 Paray-le-Monial

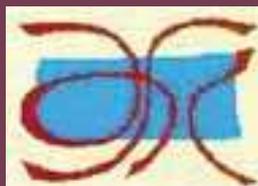
COMMUNAUTÉS

France

Aime, Châlon-sur-Saône, Le Mayet-de-Montagne, Lyon, Macon,
Marseille-les-Accates, Marseille-le-Merlan, Meudon,
Paray-le-Monial, Paris, Saint-Martin-de-Belleville

Brésil

Aracaju, Salvador, Valença



CONGRÉGATION DES AUXILIAIRES DU SACERDOCE

57, rue Lemer cier, 75017 Paris

Tél. et Fax: 01 42 26 70 89

E-mail: auxsac@club-internet.fr

www.auxiliaires-du-sacerdoce.com